

	Roudaut Yves-François : Né le 26-12-1887 à Plouguerneau ; 1912, prêtre, instituteur à Saint-Martin Brest (1911). Mobilisé (service armé) sergent 264^e R.I. Réformé après neuf mois de tranchées. Mort le 24 mars 1917 à Plouguerneau (Finistère) des suites de maladie contractée aux tranchées. <i>La Semaine religieuse du diocèse de Quimper et de Léon</i>, n° 13, 30 mars 1917, p. 184, 188-190 <i>Ordo... dioecesis Corisopitensis et Leonensis</i>, Quimper, imp. de Kerangal, 1918, p. 97 Abbé Pondaven, <i>Livre d'or du clergé</i> [du Finistère], Quimper, 1919, p. 172 Paul Escard, <i>Guerre de 1914-1918. Livre d'or des maîtres de l'enseignement libre catholique</i>, Paris, Société générale d'éducation et d'enseignement, 1922, p. 473 <i>La Preuve du sang</i>, Paris, Bonne Presse, 1925, T.II, p. 692 <i>Inscrit</i> sur le monument aux morts communal de Plouguerneau (29) et sur le monument diocésain de l'évêché à Quimper (29).
--	--

Dimanche, 20 Mars, ont eu lieu, à Plouguerneau, les obsèques de M. Roudaut (Yves-François-Marie), ancien directeur de l'école libre de Saint-Martin de Brest, né à Plouguerneau en 1887.

Il appartenait à une famille remarquable entre toutes par le nombre de ses membres qui se sont donnés à Dieu dans l'état ecclésiastique ou dans les congrégations religieuses. Il fut enfant de chœur, ainsi qu'un grand nombre de ses confrères dans le sacerdoce. Il était doué d'une voix souple et harmonieuse, et l'on n'a pas encore oublié, après vingt ans, l'effet produit lorsqu'il inaugura, à Plouguerneau, le chant des Leçons du premier nocturne de Noël, importé de Solesmes ; il le fit avec une précision, une aisance et une âme à rendre jalouse une schola de séminaristes. On eût dit qu'il comprenait déjà le latin, qu'il n'avait pas encore commencé à étudier. On se rappelle aussi avec quelle perfection, quel recueillement profond, quelle tenue pieuse, édifiante, malheureusement trop rare chez les enfants de chœur, il remplissait les fonctions de servant de messe. Personne ne fut donc surpris en apprenant qu'il se destinait à l'état ecclésiastique.

Il reçut les premières leçons de latin d'un des vicaires de la paroisse, fit ses études secondaires au collège de Lesneven, et entra au Grand Séminaire de Quimper, où bientôt on lui confia le soin de la sacristie. Peu après, il fut, avec ses confrères, violemment chassé de cette Maison, et il se dépensa sans compter, rendant, par son activité, des services inappréciables au Séminaire et à ses confrères, durant les jours et les nuits] qui précédèrent cette douloureuse expulsion.

Il n'était encore que diacre lorsqu'il fut nommé instituteur à l'école de Saint-Martin de Brest, et au bout de deux ans, quelques mois après son ordination sacerdotale (1912), il prenait la direction de cette importante maison. Il avait montré de l'autorité, de la distinction, de la science pédagogique, du goût classique, un sens profondément chrétien dans l'enseignement des matières dont il fut chargé, et ce jeune directeur semblait appelé à accentuer de plus en plus la prospérité de l'école dont il avait assumé la charge et pris la responsabilité. Il était prêtre avant tout, et il avait une vue très haute et très complète de son devoir. Il sentait toute l'importance de sa fonction pour la formation des enfants qui lui étaient confiés ; et la confiance que lui montraient les parents prouvait la valeur du maître et de l'éducateur.

Il aimait cette vie d'instituteur ; pourquoi faut-il qu'elle soit si fatigante ? On avait cru qu'il aurait fourni une longue carrière : il semblait jouir d'une bonne santé ; mais Dieu a voulu, sans doute, hâter la récompense de son généreux serviteur.

La guerre survint, et l'arrachant à ses fonctions, rappela sous les drapeaux l'ancien sous-officier. Les neuf mois qu'il passa aux tranchées ruinèrent sa santé. Il dut être réformé. Après quelques mois

passés dans sa famille, il se retira pour un temps sous le toit si accueillant d'un ancien vicaire de Plouguerneau, dont il avait, comme tous les séminaristes, fréquemment expérimenté l'affection plus que paternelle. Etait-ce bien le repos qu'il y cherchait ? Le repos ! il ne savait et ne voulait pas s'y condamner. L'inaction absolue lui eût paru un suicide, et devant faire le sacrifice de sa vie, il aimait mieux la donner en se dépensant pour les âmes, risquât-il de hâter de quelques semaines la mort qu'il sentait venir avec une rapidité que n'eût pas laissé entrevoir sa constitution jadis vigoureuse. Réfractaire aux conseils de prudence des médecins, il confessa et remplit diverses fonctions du ministère jusqu'à ce que l'épuisement de ses forces vint le condamner au repos absolu.

Depuis quelques mois, M. Roudaut luttait courageusement contre la maladie. Lorsqu'il eut perdu tout espoir de recouvrer la santé, il fit généreusement le sacrifice de sa vie, et se prépara à paraître devant Dieu. Désireux de mourir dans sa famille, il rentra à Plouguerneau, et ne s'occupa plus que de son éternité. Il avait interdit à ceux dont il avait été, malgré sa jeunesse, le guide apprécié et le directeur religieusement écouté, toute correspondance, marque d'attachement et autre démarche qui eût été de nature à le détourner de l'unique affaire dont il voulût désormais s'occuper, se préparer à paraître devant Dieu. Et la consigne qu'il avait imposée fut fidèlement exécutée. Quoi qu'il en coûtât à nombre de personnes, on obéit à son désir qu'on savait si impérieux ; et l'on s'abstint de lui témoigner directement l'attachement plein de vénération qu'il avait su conquérir.

M. Roudaut n'a passé que quelques mois à Carantec ; cependant, tous ceux qui l'ont approché ont apprécié son zèle, son ardeur pour le bien des âmes, et admiré son dévouement, son abnégation, son assiduité au saint tribunal ; l'on se plaignait seulement de l'indiscrétion de nombreuses personnes qui assiégeaient son confessionnal, sans songer qu'on venait soi-même de commettre la même faute, et de chercher auprès de lui la direction que, par pitié pour sa santé, on eût voulu voir les autres s'abstenir de lui demander. Le groupe relativement important de personnes qui sont venues de Carantec assister à ses funérailles manifestait en quelle estime et en quelle affection elles le tenaient. Lui-même, nous le savons, le leur rendait, tout en se gardant de laisser voir ni même deviner ses sentiments.

Il craignait d'être longtemps, pour ceux qui l'entouraient de leurs soins, une cause de fatigues et d'embarras, et souhaitait, pour cette raison, que son état de langueur ne se prolongeât point. Dieu ne lui a pas refusé cette satisfaction ; il a pu se lever jusqu'à la veille de sa mort, et quelques heures à peine avant de rendre le dernier soupir, il avait reçu l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Notre Seigneur reçu son âme le samedi, jour consacré à sa sainte Mère, la veille de son Annonciation, pour assurer au mourant la protection spéciale de cette Bienheureuse Vierge ; et nous aimons à espérer que le Vénérable Michel Le Nobletz, à l'ermitage duquel il servit fréquemment la messe, durant ses vacances de séminariste, lui aura réservé l'accueil le plus favorable.

R. I. P.